

n'eussent jamais eu la revanche d'une gloire tardive, en échange de leur mort misérable, sans un concours de circonstances exceptionnellement heureuses.

Le public, il est vrai, garde encore à son service, pour se justifier, cet autre paradoxe, niais, banal, irritant, et qui se répète à satiété. Le voici : « Après Victor Hugo, Lamartine et Musset, il est impossible en France de faire des vers ; ils ont tué la poule aux œufs d'or des poètes, et nul ne » sera lu après eux. C'est pour cela que nous les lisons, eux, « mais les autres, non. »

Plaisante raison, par ma foi ! autant dire qu'on ne peut plus faire de tableaux après Paul Delaroche, de statues après Pradier, de monuments après Lassus et Viollet-Leduc, d'opéras après Halévy. La vérité est qu'on ne lit pas plus maintenant les grands que les petits. La réprobation qui pèse sur cette pauvre poésie, gagne aussi de proche en proche les hautes régions des gloires faites et consacrées ; elles se trouvent fatalement atteintes par l'irrévérence et la contagion générales.

Le *sens poétique*, disons-le bien, a presque entièrement disparu dans les masses ; non seulement on ne lit plus les vers, mais on ne sait plus les lire ; on a perdu la conscience et la perception du rythme, du nombre, de la cadence et de la mesure. On mutilé, on profane, en les lisant, les plus admirables hémistiches. Je veux citer de ce fait un exemple bien sensible et parfaitement authentique, dont je fus moi-même le témoin il y a deux ans.

Dans une très-grande ville de France, on donnait une représentation mixte, composée de plusieurs fragments d'opéras, de comédies et de drames. Parmi ces derniers figurait l'admirable quatrième acte d'*Hernani*, contenant le monologue sublime de Charles Quint au tombeau de Charlemagne. Cette fête théâtrale était rehaussée par le concours du grand